

comme pour un jour de bataille. Lorsque ces chevaliers du grattoir, ces *ficados* aux brassards de lustrine, rendront paisiblement à Dieu leur belle âme bureaucratique, on déposera sans doute aussi leurs éperons sur leurs tombes.

Mais avons-nous le droit de parler si longuement des légers ridicules d'un peuple dont les qualités morales sont solides et nombreuses, et qu'on pourrait, si ce n'étaient sa regrettable indolence et son invraisemblable « égotisme », donner comme modèle aux autres nations ? Car le Portugais est naturellement bon, hospitalier, honnête en affaires, généreux et brave. Et nous sommes certain qu'on verrait encore aujourd'hui cet héroïque petit peuple, au fond duquel sommeille une puissante énergie nationale, et qui fut maître autrefois, par ses prodigieuses entreprises, de tout le commerce de l'Orient, se lever tout entier contre l'envahisseur avec la même ardeur qu'en 1388 et 1809, si son indépendance était de nouveau menacée.

La pénible impression qu'on éprouve en débarquant sur les quais s'efface un peu à mesure qu'on s'enfonce dans la ville haute, en gravissant, non sans fatigue, la pente rapide des rues, presque toutes outrageusement pavées comme les *callecitas* des villes andalouses. Les jardins ont disparu derrière les hautes murailles. Par-ci par-là, quelques petites places bordées d'arbres poussiéreux et maladifs, et ornées de statues d'une conception et d'une exécution médiocres, élevées à la gloire de José I^{er}, de Camoens, du duc de Terceira, de Pedro IV. Il n'y a pas de véritable promenade publique à Lisbonne, car il est difficile de donner ce nom à quelques squares, fort bien entretenus il est vrai, comme le Rocio, la place Camoens, la place du Prince Royal, le jardin d'Estrella et le Passeio publico, mais beaucoup trop insuffisants pour une ville de 300 000 âmes.

Lorsqu'on a vu une maison à Lisbonne, on les a toutes vues.

On trouverait difficilement dans la vieille capitale lusitanienne une de ces jolies habitations andalouses aux galeries intérieures pleines d'ombre fraîche, aux *patios* fleuris de roses, de jasmins et de tubéreuses, et où le rêve s'endort si doucement au bruit du jet d'eau.

Si l'Espagnol, malgré sa haine séculaire pour le *Moro odioso*, a eu le bon goût de respecter jusqu'ici les excellents conseils d'architecture, pratique et artistique à la fois, du providentiel conquérant de son pays, le Portugais, dans sa féroce « hispanophobie », s'est cru obligé, m'a-t-on dit, malicieusement sans doute, de s'enfermer dans des cases ridicules, sans cour intérieure, et dont la plupart des pièces sont privées d'air et de lumière, pour éviter de s'entendre attribuer une similitude de goûts avec son voisin exécré. Mais j'aime mieux